



TRADUCTRICES  
DANS LES  
CONTRE-ALLÉES :  
entretien avec  
Barbora Faure et  
Hélène Belletto-Sussel

Propos recueillis par  
Étienne Gomez



*Pour chercher un traducteur du tchèque et du slovaque, rien de tel que de consulter – après l'annuaire de l'ATLF, bien sûr – le catalogue de La Contre Allée : c'est ainsi que je suis entré en contact avec Barbora Faure et Hélène Belletto-Sussel, toutes deux professeures de langue venues à la traduction des littératures tchèque et slovaque par ce genre de concours de circonstances dont on peut dire qu'elles sont à la fois parfaitement fortuites et qu'elles ne doivent rien au hasard. Fille de Claudia Ancelot, qui avait traduit ce grand classique tchèque que sont les Aventures du brave soldat Chvéik, Barbora Faure a traduit entre autres auteurs Jana Černá, elle-même fille de Milena Jesenská, dont Hélène Belletto-Sussel a traduit les lettres de captivité.*

**TL : Barbora Faure et Hélène Belletto-Sussel, vous êtes traductrices littéraires, mais vous avez aussi une carrière dans l'enseignement. Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?**

**Barbora Faure :** À côté des langues et de la littérature, j'ai toujours éprouvé un grand intérêt pour la botanique et les sciences de la nature. Mais n'ayant pas trouvé de travail après une première formation dans le domaine de l'horticulture, j'ai changé d'orientation et passé une licence, puis un CAPES et une agrégation d'anglais. J'ai enseigné cette langue avec plaisir et passion en lycée, tout en traduisant par ailleurs. Thème et version faisaient partie des activités pratiquées notamment par mes élèves de terminale littéraire, et le travail sur l'expression écrite et orale rejoignait mes intérêts de traductrice.

**Hélène Belletto-Sussel** : La traduction littéraire n'est pas mon métier. Je suis germaniste à l'origine et si j'ai traduit plusieurs auteurs allemands (Ingeborg Bachmann, Martin Walser et Walter Mehring, entre autres), j'ai d'abord été professeure d'allemand, au collège, au lycée, puis en classes préparatoires (CPGE), et enfin inspectrice générale de l'Éducation nationale pendant huit ans. En tant que professeure, j'ai eu longtemps à préparer mes étudiants de CPGE aux épreuves de traduction des concours (thème écrit et oral, version). C'est un exercice qui m'intéresse beaucoup, encore aujourd'hui, et j'ai mis en place en septembre 2017 un site de traduction à l'usage des étudiants (<https://allemand-theme-version.com/>). Ce site, en accès libre et gratuit, est destiné à leur faire acquérir une méthode, sans rattachement à quelque école de traductologie que ce soit.

**TL : Comment en êtes-vous venues à vous intéresser à la langue et à la civilisation tchèques, et en particulier à la littérature et à la traduction littéraire ?**

**B. F. :** J'ai vécu mes premières années en Tchécoslovaquie. Ma mère, Claudia Ancelot, étant d'origine étrangère, nous n'étions pas très intégrées dans la population locale. J'étais une enfant plutôt solitaire et je lisais beaucoup. Dans la Tchécoslovaquie des années 1950-1960, nous avons accès aux traductions des grands auteurs russes et de quelques auteurs français. Je me suis donc familiarisée jeune avec Tolstoï, Pouchkine, Gorki, ou encore Jules Verne. Lorsque ma famille est arrivée en France, le choc culturel dû au dépaysement m'a poussée à retenir le plus possible de ma langue d'origine, le tchèque. D'autre part, la littérature était au cœur de nos intérêts familiaux, tant du côté paternel (une arrière-grand-mère éditrice, un arrière-grand-père poète, un grand-père acteur de théâtre) que du côté maternel (un oncle linguiste, une mère interprète et traductrice)... On peut donc dire que j'ai de tout temps « baigné » dans la littérature et le travail sur la langue. Enfin, pour ce qui est de la traduction, il était essentiel pour moi de ne pas oublier ma langue d'origine, et cette activité représentait une passerelle entre mes deux cultures tchèque et française. J'ai commencé à traduire relativement jeune, après mes années de lycée, grâce à l'appui de ma mère : d'abord des

ouvrages de vulgarisation et des contes pour les éditions Gründ, où j'ai pu également mettre à profit ma formation en sciences naturelles, puis des ouvrages plus littéraires.

**H. B.-S. :** La littérature a toujours été une passion, aussi loin que je me souviens. La littérature tchèque a commencé avec Kafka, ou plutôt par Kafka. Il n'écrivait pas en tchèque, certes, mais il le comprenait et le parlait probablement bien mieux qu'on ne l'admet ordinairement. Il faisait aussi partie d'un univers littéraire et culturel qui m'était familier : l'Autriche-Hongrie, puis, à partir de 1918, la Tchécoslovaquie. Quant à la langue, c'est elle qui est venue à moi, le jour où j'ai lu dans la *Neue Zürcher Zeitung* un article d'Alena Wagnerová consacré à un livre dans lequel Josef Čermák expliquait, entre autres choses, que les *Conversations avec Kafka*, de Gustav Janouch, étaient très largement un tissu d'inventions qui avait longtemps trompé le public. J'ai eu envie de lire ce livre, car le public français, contrairement au public allemand (et désormais au public tchèque), croyait largement à l'authenticité de ces conversations (d'ailleurs, il y croit encore). Cependant, comme il n'était traduit dans aucune des langues que je connaissais, je n'avais que deux solutions : ou renoncer, ou apprendre le tchèque. J'ai choisi la seconde option, puis j'ai pensé que je pouvais traduire le livre...

**TL : Recevez-vous des commandes, ou apportez-vous des textes aux éditeurs ?**

**B. F. :** Ce sont généralement les éditeurs qui s'adressent à moi. Mon activité de traductrice littéraire a d'ailleurs vraiment commencé quand les éditions Gallimard m'ont proposé de traduire *Hommage aux fous* de Jan Trefulka. C'est un auteur peu connu qui a été l'un des étudiants protagonistes des événements de *La Plaisanterie* de Milan Kundera et à ce titre victime d'une répression sévère avec travaux forcés et impossibilité de publier. Par la suite, j'ai réussi à publier un autre de ses romans, *Le Grand Chantier*, aux éditions L'Esprit des Péninsules. J'ai également fait connaître Karel Pecka aux éditions de l'Aube, avec un succès mitigé. J'avais découvert la littérature tchèque dissidente après le printemps de Prague, notamment

par l'intermédiaire de samizdats et des éditions Sixty-Eight Publishers à Toronto. C'est par ce biais que j'avais rencontré des auteurs comme Jan Trefulka et Karel Pecka. Plus récemment, La Contre Allée a souhaité rééditer *La Vie de Milena* de Jana Černá, et m'a proposé de traduire également la lettre à son amant Egon Bondy. C'est grâce à La Contre Allée que j'ai été contactée par Olivier Desmettre, le fondateur des éditions DO, avec qui je collabore maintenant depuis plusieurs années. Et c'est pour Olivier Desmettre que j'en suis venue à traduire de la littérature slovaque, un domaine dont je ne suis pas spécialiste.

**H. B.-S. :** Quand je traduisais de l'allemand, les éditeurs me contactaient. Mais pendant une assez longue période, j'ai renoncé à la traduction, car j'étais trop sollicitée par l'enseignement en CPGE. Lorsque j'ai eu envie de reprendre, je me suis rendu compte qu'évidemment, on ne m'avait pas attendue. Étant d'un naturel peu combatif, je n'ai pas insisté. C'est alors qu'est venu le tchèque. J'ai commencé par traduire le livre de Josef Čermák sur Kafka dont j'ai déjà parlé, publié aux Presses du Septentrion (*Franz Kafka. Fables et mystifications*, 2010). Puis ce furent les lettres de Milena Jesenská (*De Prague à Ravensbrück. 1938-1944*). J'avais lu ses lettres de captivité, dont une partie venait d'être retrouvée, dans la *Neue Rundschau* (2015/2). Je me suis de nouveau adressée aux Presses du Septentrion, qui les ont publiées en 2016. Pour *Le Nuage et la valse*, de Ferdinand Peroutka, c'est encore un peu le hasard qui a œuvré : on m'a signalé que ce livre avait été traduit et publié en Allemagne. Peroutka était rédacteur en chef de la revue pour laquelle Milena avait longtemps écrit. J'ai donc commandé l'édition tchèque, et j'ai proposé à Benoît Verhille, aux éditions de La Contre Allée, d'en faire la traduction. Il a accepté. Le choix de m'adresser à La Contre Allée était lié au fait que je savais que Barbora avait déjà traduit des textes de la fille de Milena, Jana Černá. Dans les trois cas, c'est donc moi qui ai pris l'initiative, et les trois fois, j'ai eu la chance que le premier éditeur à qui j'ai proposé un texte se soit montré prêt à le publier dans ma traduction.

**TL :** On connaît la stupéfaction de Milan Kundera le jour où, interrogé sur le style « fleuri et baroque » de *La Plaisanterie* par Alain Finkielkraut, il a soudain compris que le traducteur avait réécrit et embelli son texte. Quelles relations entretient-on, en tant que traducteur, avec des éditeurs qui n'ont pas connaissance des textes en langue originale ?

**B. F. :** Il est difficile de répondre à cette question. J'ai eu jadis une mésaventure avec un « collègue » très négatif à propos de l'une de mes traductions. Cela s'étant fait par l'intermédiaire d'un éditeur, je n'ai pas su directement à qui j'avais affaire et je continue à me demander dans quelle mesure il s'agissait d'une critique objective ou d'une rivalité larvée. Heureusement, hormis de rares exceptions, mes relations avec les éditeurs ont été fructueuses et même cordiales : nous avons beaucoup échangé sur la forme ainsi que sur les titres, à travers une série d'allers-retours argumentés, parfois même passionnés. Cela dit, la question de la confiance se pose aussi vis-à-vis des auteurs. L'auteur slovaque que je viens de traduire n'est pas francophone, mais il a des doutes sur ma capacité à le comprendre. Qui peut l'aider à se faire un avis, sinon quelqu'un qui maîtrise les deux langues, autrement dit un traducteur ou du moins un traducteur en puissance ? Il faudrait toutefois que cette personne soit parfaitement objective, alors que la traduction est une activité hautement subjective : on s'efforce bien sûr de rester fidèle à l'auteur, mais on écrit avec sa langue, avec sa sensibilité, et il y a nécessairement une part d'interprétation personnelle.

**H. B.-S. :** Le cas de Milan Kundera ayant éveillé ma curiosité, je me suis penchée un jour sur les traductions de ses romans, *La Plaisanterie* en particulier, et j'ai constaté que la seconde traduction ne se distinguait pratiquement pas de la première. Je peux comprendre sa colère, mais pas sa satisfaction vis-à-vis de cette seconde traduction. Elle donne l'impression d'un « bricolage » à partir de la première. Rien n'est plus difficile que ce genre d'exercice, et il aurait fallu à mon sens oublier la première traduction pour tout recommencer. Je pense d'ailleurs que « fleuri et baroque » n'était pas la façon la plus appropriée pour parler du style de la première traduction. Je me suis

intéressée également à certains classiques tchèques – je ne parle pas ici du *Brave Soldat Chvéik* – dont les traductions disponibles m’ont parfois semblé poser de sérieux problèmes. D’une façon générale, l’éditeur qui ne connaît pas la langue d’origine devrait au moins s’assurer qu’il n’y a pas d’incohérences et que le français est correct. Certes, il ne le fait pas toujours, mais cela – hélas – ne concerne pas seulement les langues « rares » : même l’anglais est touché. En ce qui me concerne, mes relations avec les éditeurs ont toujours été excellentes, aussi bien avec les Presses du Septentrion qu’avec La Contre Allée.

**TL : Le traducteur du tchèque et du slovaque a-t-il aujourd’hui tout ce qu’il lui faut pour travailler ?**

**B. F. :** Je me suis longtemps appuyée sur le *Slovník spisovného jazyka* (*Dictionnaire de langue tchèque*), de l’Académie tchèque des Sciences, en quatre gros volumes. Il est maintenant un peu dépassé pour la langue moderne. Heureusement, il existe sur Internet un bon site, Lexilogos, qui donne accès à plusieurs dictionnaires, avec des exemples de traductions. Il reste qu’en version papier les dictionnaires bilingues sont plutôt rares, surtout pour le slovaque, et qu’il s’agit surtout de publications pour touristes. Les dictionnaires en ligne donnent des pistes intéressantes que l’on peut compléter par d’autres recherches. En dernier recours, je m’adresse parfois à des amis tchécoslovaques qui sont souvent de très bon conseil.

**H. B.-S. :** Pour le tchèque, il me semble avoir suffisamment de matériel mais, personnellement, je n’utilise pas de dictionnaires français-tchèque ou tchèque-français, car je passe toujours par l’allemand. J’ai cherché un dictionnaire unilingue qui soit l’équivalent du Robert, et je consulte régulièrement les sites de librairies tchèques, mais je ne vois rien d’autre que le *Slovník spisovné češtiny*, que je possède, parfois un peu léger mais globalement suffisant. Quant aux références historiques ou littéraires, on trouve une grande quantité d’ouvrages à consulter dans les bibliothèques, et la BnF est bien évidemment précieuse, mais elle est à Paris. Internet offre aussi des ressources abondantes.

**TL : L'influence germanique semble non négligeable, tant du point de vue de la réception de la littérature tchèque que de la langue tchèque en elle-même. À quelle époque le tchèque est-il devenu une langue littéraire ? Et une langue nationale ? Par ailleurs, qu'en est-il de la différence entre tchèque et slovaque ?**

**B. F. :** La langue tchèque est une langue slave à déclinaisons, avec de multiples apports de l'allemand et du latin. Elle est attestée depuis le X<sup>e</sup> siècle. Longtemps parlée à la campagne et dans les classes peu éduquées de la population, elle a constitué une forme de résistance à la germanisation et à la magyarisisation des élites. La littérature tchèque est apparue dès le XII<sup>e</sup> siècle et s'est étendue surtout à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, avec la traduction de la Bible en langue vernaculaire. Après l'apparition de l'imprimerie, le tchèque écrit s'est développé sous l'influence des frères protestants, mais il a connu une période difficile après la bataille de la Montagne blanche et avec la germanisation de la Bohême qui s'est ensuivie au XVII<sup>e</sup> siècle, en particulier dans les milieux urbains et instruits.

Quant à la langue slovaque, elle a toujours été proche du tchèque, surtout à l'écrit, les principales différences portant sur la prononciation et une partie du lexique. Vivante dès la Renaissance, la littérature slovaque n'a pris son véritable essor qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout à partir de 1843, lorsque le dialecte du centre de la Slovaquie, codifié, est devenu une langue au niveau national. La langue littéraire a cependant souffert de la magyarisisation de la région (la Slovaquie faisait alors partie du royaume de Hongrie) jusqu'à la naissance de la République tchécoslovaque en 1919. Pendant toute la période tchécoslovaque, les deux langues ont été employées plus ou moins à égalité comme langues officielles, et encore aujourd'hui Tchèques et Slovaques se comprennent généralement bien, en particulier à l'écrit.

Je ne suis pas germaniste à proprement parler, mais cela ne m'empêche pas de reconnaître bien des mots allemands dans la langue tchèque parlée et écrite. Et c'est sa proximité avec le slovaque qui m'a permis de passer assez aisément à la traduction d'ouvrages écrits dans cette langue.



**H. B.-S. :** Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que vient de dire Barbora, sinon que pour l'apprentissage du tchèque, puis dans l'exercice de la traduction, je me suis d'abord appuyée sur ma connaissance de l'allemand : les verbes à préverbes sont très souvent construits sur le même modèle. Dans mon travail, en particulier dans la phase d'apprentissage (et je ne prétends pas en avoir terminé...), je ne me suis jamais référée au français, mais toujours à l'allemand. Le tchèque étant une langue à déclinaison, j'ai aussi été aidée par le latin et le russe : c'est un mode de fonctionnement et de pensée. Il est d'ailleurs toujours intéressant et amusant de repérer les points communs, les noyaux durs, et les divergences, les bifurcations (notamment entre le tchèque et le russe). En traduisant Ferdinand Peroutka, j'ai été bien contente de pouvoir me référer au russe.

**TL :** On voit souvent la République tchèque et la Slovaquie à travers le prisme d'une histoire troublée, des deux guerres mondiales à l'expérience communiste ou encore de la chute de l'Union soviétique à la fin de la Tchécoslovaquie. Dans quelle mesure la jeune littérature tchèque et slovaque s'est-elle émancipée de cette histoire ?

**B. F. :** Je suis bien en peine pour répondre à cette question. Lorsque je voyage en République tchèque et que je consulte les sites des éditeurs, je suis frappée par la quantité de littérature traduite, en particulier américaine. Les quelques livres de « jeunes » auteurs tchèques que j'ai pu trouver sont effectivement marqués par la Deuxième Guerre mondiale et les années noires du rideau de fer. Je pense en particulier à des auteurs comme Tomáš Zmeškal (dont le premier livre, *Milostný dopis klínovým písmem*, *Lettre d'amour en écriture cunéiforme*, a obtenu le prix de littérature de l'Union européenne ainsi que le prix Josef Škvorecký) et Magdaléna Platzová, qui écrit en tchèque mais vit à présent en France.

**H. B.-S. :** D'après les critiques que je lis, l'expérience du socialisme est encore très présente dans l'esprit des écrivains tchèques, soit parce qu'ils l'ont vécue personnellement, soit parce qu'elle touche le

passé de leur famille, soit, tout simplement, parce que c'est un pan d'histoire – de leur histoire – à surmonter, à dépasser par l'écriture. Il y a cependant d'autres orientations.

**TL : Comment voyez-vous l'avenir de la traduction littéraire dans les domaines tchèque et slovaque ?**

**B. F. :** Je ne peux que saluer l'action des « petits » éditeurs de ce point de vue. Merci La Contre-Allée, DO, Agullo... Quelques librairies indépendantes soutiennent aussi cette littérature, comme Mille Paresses près de Carqueiranne, où je vis. Je ne suis pas très optimiste, cependant, surtout lorsque j'entends qu'on lit de moins en moins de livres imprimés. J'ignore aussi si la relève est assurée, car je n'ai guère de contacts avec d'autres traducteurs de tchèque ou de slovaque.

**H. B.-S. :** Je ne saurais dire si nous sommes nombreux à traduire le tchèque ou le slovaque, d'autant que je représente un cas assez atypique, comme je l'ai déjà dit. Je ne suis pas très optimiste quand je vois les publications sur les tables des librairies. Je viens de faire une expérience intéressante : pendant un séjour en Provence, j'ai voulu acheter trois exemplaires de ma traduction de Ferdinand Peroutka, pour les offrir à des amis. J'ai appelé Le Bleuët à Banon : on dit qu'au Bleuët, « il y a tout », et il est vrai que cette librairie est immense ; apparemment, cependant, la place manque pour les « littératures européennes rares », en tout cas il n'y avait aucun exemplaire de ce livre. À Apt, rien non plus. Il y a des éditeurs courageux (ce sont généralement de petits éditeurs, car les « gros » ne tiennent pas à prendre de risques), mais s'ils ne sont pas soutenus par les libraires, ils se montreront de plus en plus frileux.

**TL :** Il y a les libraires, mais aussi les institutions, qui, en 2019, ont joué un rôle particulièrement actif. La République tchèque et Bratislava ont ainsi été invitées d'honneur respectivement à la Foire de Leipzig et au Salon de Paris, et l'on peut évoquer aussi le Prix du livre tchèque (Česká kniha) fondé par Martin Daneš, un ancien diplomate aujourd'hui écrivain installé à Paris ; ce prix a plus ou moins fu-

sionné, pour sa 8<sup>e</sup> édition, avec le Prix tchèque des lycéens. L'année dernière, il avait récompensé un roman d'Alena Mornštajnová, *Hana*, dont les droits ont été vendus depuis dans une douzaine de pays dont l'Allemagne, l'Italie et le Royaume-Uni. Que penser de ces coups de projecteur sur les littératures tchèque et slovaque ?

**B. F. :** Pour ma part, je n'ai jamais eu de contacts avec ces institutions, mais je pense évidemment que tout ce qui sert à promouvoir la littérature, qu'elle soit tchèque, slovaque ou autre, ne peut qu'être bénéfique.

**H. B.-S. :** Il faudrait que les institutions tchèques ou slovaques ne soient pas les seules à prendre des initiatives. Pour le moment, je trouve qu'elles ne sont guère soutenues dans les autres pays. Pour les étudiants, par exemple, il faut faire des propositions, susciter des découvertes.

**TL :** Quant à vous, avez-vous quelques textes dans vos tiroirs... ?

**B. F. :** J'ai eu des coups de cœur, en effet, pour différents ouvrages, mais le plus souvent ceux-ci ne rentrent pas dans la ligne éditoriale des maisons auxquelles je me suis adressée. Peut-être mes goûts littéraires sont-ils un peu trop excentriques ? Il reste que j'ai eu le grand bonheur de parvenir à faire publier *Le Grand Chantier* de Jan Trefulka, qui était en effet dans mes tiroirs depuis un certain temps.

**H. B.-S. :** Pour le moment, je n'ai pas d'idées très précises. Il faudrait publier de nouveaux textes de Jana Černá, qui a écrit des nouvelles merveilleuses ; mais ce serait pour Barbora, qui a déjà traduit une partie de son œuvre. Je pense aussi à Egon Bondy, le destinataire de la lettre de Jana Černá, ainsi qu'aux articles de Milena Jesenská, dont la République tchèque a publié fin 2016 une très importante anthologie. Et, en effet, il y a Alena Mornštajnová, dont il faudrait traduire le dernier livre, *Tiché roky*, paru en 2019. Je sors tout juste de la traduction de Peroutka, et je n'ai pas encore beaucoup réfléchi à la suite.